



# LES FULGURES

*Trilogie fantastique  
et initiatique*

I. LA MORT EN DOUCE

II. AVEC DES CHIENS

III. RUDE JOURNÉE POUR LE SEXE



## LA MORT EN DOUCE

*Mais que penseriez-vous d'un suicide  
antérieur, d'un suicide qui nous ferait  
retrouver l chemin mais de l'autre côté de  
l'existence et non plus du côté de la mort ?*

ANTONIN ARTAUD

La Révolution surréaliste, 1<sup>er</sup> janvier 1925.

## INTRODUCTION À VENIR



## LES PERSONNAGES

*ANSELME : Plus de soixante ans, toujours mort.*

*SOPHONIE : Sa femme ; implacablement veuve, elle prophétise.*

*TITINE : Gnome, d'abord fœtus ; elle deviendra Chloé.*

*FRITZ-POULET : Idem. Il deviendra Daphnis. Il est le jumeau de Titine.*

*Les deux gnomes sont des lutins déménageurs, agents de la fosse : de la fosse d'aisance comme du tombeau. Sans âge, sinon quatre mois passés dans le ventre de celle qui les a mis au monde, ils ont continué à vivre dans le no man's land des sépulcres souterrains... On peut leur faire un faciès monstrueux – ils pourraient être les héritiers des clowns shakespeariens, mais aussi des morula-blastula de l'embryologie.*

## LE LIEU

*Une fosse est aménagée sur la scène. On la voit en coupe : de sorte qu'on peut observer ce qui se passe au fond du trou. Pour l'heure, on est en train d'y « fossoyer » un cercueil : il s'agit d'une boîte transparente (elle peut être en plexiglas). De part et d'autre de la fosse, il peut y avoir d'autres tombes mitoyennes (elles aussi visibles en coupe) : pour renforcer l'impression que nous sommes bien au champs des morts.*



*Le cercueil chante : « Je dors ! Je dors ! Je dors ! » Alentour : vagissements d'Anselme ; balbutiements profératoires de Sophonie ; rires sarcastiques des deux gnomes.*

*Les deux gnomes laissent couler les cordes très lentement.*

*Tous les protagonistes portent un masque, mais les deux gnomes, après avoir descendu le cercueil, vont démasquer Anselme et Sophonie.*

*On avait, au départ, une musique d'immobilité ; on a maintenant une musique des sphères.*

*TITINE : – Il dort !*

*FRTZ : – Il glisse des journées entières le long de ses liens.*

*TITINE : – Il dort !*

*FRTZ : – Loin de tout faste, il remonte à sa source.*

*TITINE : – Il est désabusé.*

*FRTZ : – Il dort ! Non, il rêve ! Si par hasard, en chemin...*

*Sophonie est assise en haut de la fosse, sur une chaise à trépied, comme une sibylle. Elle est encore belle, habillée gravement.*

*La descente du cercueil doit se faire avec lenteur. On aperçoit Anselme, dans son cercueil, en tenue sombre, très élégante – celle d'un vieil industriel commis aux finances. On remarque une décoration sur sa poitrine : croix d'officier de la Légion d'honneur.*

*FRTZ (à voix basse, tandis qu'il fait descendre le cercueil) : – Titine, laisse couler la corde, doucement ! Vert-vert !*

*TITINE : – Attention, la barque chavire, Fritz-Poulet !*

*FRTZ : – Bien droit et parallèle, toi et moi, jumeaux des quatre mois de cloque... pas de dérouté ! Nous aussi, nous sommes descendus avec cordes et poulies du sombre paradis...*

*TITINE : – ... utérin !*

*FRTZ : – Oui... ça ! Oui... ça ! Je le pose, je le clanche, le vieux papa... (Le cercueil arrive au bout de sa course.) Oui... ça ! Ça... oui ! Il est clanché.*

*TITINE : – Non, pas clanché... mais calanché ! Il est enclanché à sa Dame Personne maintenant !*

*FRTZ* : – Son plus bas degré ! Nous sommes ses enfants de la Fosse, Fritz-Poulet.

*TITINE* : – Nous avons passé la ligne de sang !

*FRTZ* : – Et jumellement vôtre !

*TITINE* : – Jetés ensemble dans la fosse d'aisance. (*Ils ricanent.*)

*FRTZ* : – Titine, oh, Titine ! (*A Sophonie* :) Auf wiedersehen, mother !

*ANSELME* : – Aïe ! Aïe ! (*Il sort de sa poche un petit emballage, déplie le papier et contemple, ravi, un petit revolver d'enfant.*) Comme dans l'ancien temps du feu !

*SOPHONIE* : – Attention ! Ne le fais pas tomber ! (*Un temps.*) Anselme s'est jeté du haut du troisième étage de la tour Eiffel... après le scandale... sa Banque... Il a hésité entre le coup de feu et le corps en flammes... Comme on monte au troisième étage pour se tuer mieux en tombant de plus haut, quand on veut seulement se jeter par la fenêtre.

Ce jouet... (*montrant le revolver*) c'était son luxe. Il n'a pas voulu en user. C'était comme sa montre. Il y regardait toujours l'heure de sa mort.

*FRTZ* : – Il avait peut-être des remords de conscience !

*TITINE* : – Il a peut-être tué son remords... à tribord...

*FRTZ* : – Non, à bâbord ! Et ça tangué, ça, Madame !

*SOPHONIE* : – Je ne suis pas coupable... pourtant son âme me fait reproche... Écoutez ! son âme frappe la terre et mon cœur bondit... Voyez ! son âme frappe l'étoile et mon cœur s'arrête.

*LES DEUX GNOMES* : – Qui c'est ? Qui c'est ? Qui c'est ?... Un ponté ? Un faussaire ?... Un banni ?... Non, la loi !

*FRTZ* : – C'est la loi qui trahit l'homme et non l'homme qui trahit la Loi !

*TITINE* : – Mamouille, la cité est-elle si corrompue ?

*FRTZ* (*à Sophonie*) : – Fut-il vénal avec toi ?

*TITINE* : – Il avait de quoi ?

*FRTZ* : – Pour nous faire ?

*TITINE* : – A-t-il été d'accord avec toi pour l'exit, le caput ?

*FRTZ* : – Il ne supportait plus ce qui est double, mâle et femelle.

*SOPHONIE* : – C'était un caractère ! Un beau caractère de tyran. Il voulait être maître de sa mort. Calez-le bien, mes enfants chéris ! Je l'aime encore et vous aussi, mes agneaux dépecés !

*Les gnomes calent le cercueil. Ils jonglent avec les cales puis les disposent pour assurer l'assise de la boîte.*

*LES DEUX* : – Musique !

*Le cercueil geint et chante, accompagné par Sophonie. Musique.*

*SOPHONIE* : – Je vous ai appelé mes enfants, il a entendu.

*Les deux gnomes examinent le cadavre avec une précision investigatrice, comme font des bébés lorsqu'ils découvrent un objet nouveau.*

*FRTZ* : – Alors, c'est « sui-ci-dé » qu'il faut dire ? (*Un temps.*) Ça avance la mort, Titine, dis-moi ?

*TITINE* : – Oui, interminablement.

*FRTZ* : – Il va continuer à être notre père ?

*TITINE* : – Comme nous, mort et né.

*FRTZ* : – Et elle, la « mother » ?

*TITINE* : – Oh, elle, c'est une purée de futur ! Nous sommes à son service, comme à celui de tous les mort-nés. Souviens-toi de la jeune fille, porte B, appartement 229, dans la Cité Lumière... Elle ne voulait pas d'enfant, s'est faite avorter, puis s'est ouvert les veines... Oh maman, m'Dame ! Qu'est-il devenu, ce petit lapin bleu !... Que sont devenues nos grandes familles et nos parents infanticides qui savaient de quoi souffre le monde ?

Fritz-Poulet, employons mieux notre temps qu'à nous plaindre. Le sang ne s'arrête pas de couler et cela fait une douce musique de la plaie à l'embouchure.

*SOPHONIE* : – Lui, Anselme, c'était un usurier. Il se prodiguait dans sa banque – ses avoirs, ses crédits... – mais ne voulait pas de fuite à son usure. Il descendait une roue sans fin. C'était un prédateur. Il ne voulait pas écorcher sa chaussure au moindre petit caillou.

Ah oui, vous vîtes... car, lui, le coup de sonde, il l'a applaudi... et je fus son esclave, et vous ne vîtes plus.

Pensez-vous qu'il soit affreux que je prête attention à mon âge ? N'ai-je pas l'âge où vous ne vîtes plus ?

*LES DEUX GNOMES (s'en prenant au cadavre)* : – Agitateur ! Agitateur ! Avorteur !

*SOPHONIE* : – Oh, ne lui faites pas de mal !

*LES DEUX (chacun prononçant une phrase à la suite de l'autre)* : – Tu as osé... te salir à l'argent... Banquier... Banqueroutier ! Pilleur du tronc des pauvres ! Casseur du ventre des femmes ! Porno du butin ! Pédo de la sonante ! Nous ne sommes pas vengés par ta mort... Tu as triché avec ta volonté.

*SOPHONIE* : – C'était mon riche banquier. Un sénateur de Rome ! Il rati-boisait jusqu'au social !

*ANSELME (se levant péniblement sur son séant, il s'adresse à Sophonie)* : – Toujours tes bajoues de religieuse... même ta nudité est de trop ! (*Il retombe.*) Oh, ma sciatique !

*LES DEUX* : – Qu'est-ce qu'il dit ?... Qu'est-ce qu'il fait ?... Cachons-lui la tête à l'envers. Qu'on ne le découvre pas un jour, comme on découvre un ossement, un crâne de lapis-lazuli... et qu'on dise : « Un homme vaut mieux sans sa femme ! »... Ou encore, sait-on jamais : « Un banquier s'en fut en terre ! »

*SOPHONIE* : – Ne l'outragez pas. Je l'aime encore ! Il est pauvre d'âme, je le sais, mais nous avons bu ensemble le meilleur vin, jadis... Oh, tenez, il le regarde, son petit browning. C'est lui qu'il aime... Pourquoi as-tu fait cela ? Tu ne m'as pas encore échappé, car tu ne t'en es plus servi !

*ANSELME* : – Je vais le faire, intimement !

*SOPHONIE (affolée)* : – Il va oser ! Il va oser ! Empêchez-le, mes chéris !

C'est sa vengeance oblique et moi, je vais désespérer ! Prophétesse d'euthanasie !

*ANSELME* : – Ôtez-moi cet oreiller de billets de banque sous ma tête ! Il est trop dur maintenant. Ce n'est pas de l'or, c'est du papier. L'or était quand même une alliance avec le cœur ; le papier, c'est toujours torche-cul, lèpre blanche...

*TITINE* : – Cheek to cheek, je te fous mon billet !...

*FRTZ* : – Entre deux trous, viens, poussière d'usure, cire congelée de fin de chandelle !...

*TITINE* : – Le papier-fric est plus barbare que l'espérance.

*FRTZ* : – Tu as semé le vol et la rapine...

*ANSELME* : – Embrassez-moi ! Embrassez-moi !... Je vais rechaumer la paille des morts.

*TITINE* : – Quelle est ta vraie nature ?

*ANSELME* : – La guerre n'est pas la seule à être barbare. Le papier-fric est plus barbare, parce que plus légal. Je sais cela depuis mon enfance... depuis mon petit revolver...

Je veux l'embrasser, lui, puisque vous ne voulez pas m'embrasser. Avec lui, mon joujou, je défie le monde. Grâce à lui, je suis toujours moi-même...

*SOPHONIE* : – Qu'as-tu donné : aux vifs, à eux, à moi ?

*ANSELME* : – Toi, qu'on appelle encore vivante... la morte épicée et fardée de menstrues... Oui, j'ai voulu offusquer l'histoire. La changer de sexe. Avec toi, j'ai appris encore que le sang aussi est fourbe... Les menstrues t'emprisonnaient... J'ai été pris d'un désir fou, mais sain : qu'il ne fallait pas laisser passer le temps dans l'horrible reproduction. Il faut exterminer le temps. Le mien, le nôtre, celui du couple, celui des capitales, Paris, Vienne, Berlin... et puis Rome ; cette Rome où j'étais un jeune homme... et maintenant je suis un vieux dépravé de la mort, mais j'ai gardé l'horreur des pis-aller... d'être un vieillard grossier... mais en secret je suis un enfant avec un revolver. Je suis venu de ce temps ancien de mon enfance. Je n'ai pu supporter cette astuce des femmes quand elle nous font croire qu'elles sont pleines avec ces enfants cachés dans leurs entrailles... Je n'ai oublié aucune souffrance sur le sein des femmes, vers les quatre mois, la sonde... la miraculeuse aiguille à tricoter.

*(Gémissements furieux des deux gnomes ; ils le harcèlent.)*

Oui, je suis définitif !

*LES DEUX (cris et onomatopées « barbares »)* : – Froucht ! Kracht ! Frucht !

*ANSELME* : – Assez ! Regardez, j'ai la Légion d'honneur. C'est un vieil ossement, cela !

Tenez, si je l'agite, le cercueil tremble ; tous les cercueils tremblent ! Je sais maintenant que ce qui est sous la terre est tremblement et fait bouger à jamais la mémoire en toc des âmes... Vous aussi, vous êtes des âmes, avec moi ; et pour nous un grand combat se prépare.

*FRTZ* : – Oui, oui, oui... On ensevelit, on est un peu responsable... ou alors on nous met – nous, les fœtus – dans des bocaux et on nous expose à

l'admiration des savants curieux. Avec nous, on sait ce que c'est que la mort : non pas une impasse, mais une peine de vie ; le cri impossible des victimes non-nées.

Moi, Fritz-Poulet... avec toi... Titine... je conteste la séparation de l'âme et du corps ! *(Il hurle)* Je... Je... Je...

*TITINE* : – Je... Je... Je... *(Un temps.)* Regarde la mère... son sourire est vide.

Tout est contre-nature... d'abord le suicide... Mais lui, le Père, il n'y est pas encore ! Le suicide le fera autre : celui qu'il ne sait pas qu'il est.

*ANSELME* : – Vrai ! je ne me connais pas encore !

*SOPHONIE* : – Et moi qui croyais te connaître, c'est pour cela que je t'ai obéi.

*ANSELME* : – Quand j'ai élevé ce pont qui reliait Germanie à Franconie, j'étais non seulement banquier, industriel, constructeur, mais créateur... Ma Légion d'honneur, ce fut là !

*TITINE* : – Ah, je comprends pourquoi il était si lourd à mettre en terre : sa Légion d'honneur ! Ça pèse !

*ANSELME* : – Le monde est égal... le monde est mon égal...

*FRTZ* : – Comment allez-vous, Monsieur, depuis que le monde ne s'achève pas ? Un grand banquet en votre honneur... combien de couverts ? Mettez-lui la serviette autour du cou à ce vieil hidalgo !...

*TITINE* : – Que lui sert-on à souper ?

*FRTZ* : – Du cadavre organisé.

*Ils lui mettent une serviette autour du cou et lui servent un repas fictif.*

*ANSELME* : – Du temps que je mangeais...

*SOPHONIE (à Fritz)* : – Daphnis, soufflez sur le potage. Il va se brûler !

*FRTZ* : – Tiens, elle m'appelle Daphnis... le prénom me va bien.

*SOPHONIE* : – Chloé, donne-lui de la poularde !

*TITINE* : – Chloé, c'est quand même moins allègre que Titine ; Titine, c'est une haine dans le vent !

*ANSELME* : – Oh, taisez-vous. Lui, l'Anselme, l'ancien vivant, il se fatigue, il s'use... Je ne vous ai jamais donné ces prénoms-là ! C'est elle, encore ! Laissez-moi poursuivre des écharpes blanches dans un champ de blés. Vous m'écorchez les oreilles !

*EUX DEUX* : – Le repas est fini, loquette !

*TITINE* : – Fais caca dans ton panier maintenant !

*FRTZ* : – As-tu bien fait la toilette du mort !

*Ils assoient Anselme comme sur un pot fictif.*

*ANSELME (sur le pot)* : – J'étais passionné par le désir de ruine, certainement. Je pensais que le pont que j'avais fait construire allait s'effondrer, faisant des milliers de victimes. Pauvre ombre du temps... Haïr est prodige et je me haïssais moi-même.

*Tous deux le couronnent avec sa chemise qu'ils avaient relevée hors de son pantalon.*

*TITINE* : – Vous avez le ventre ample et spacieux maintenant que vous avez poussé !

*Tous deux arrachent sa croix de la Légion d'honneur et la remplacent par des fleurs en papier.*

*ANSELME (pendant ce temps, à Fritz)* : – Monsieur, aimez-vous cette jeune fille ? (*A Titine* :) Mademoiselle, aimez-vous ce jeune homme ?

*FRTZ* : – C'est ma sœur jumelle et j'ai son agrément.

*TITINE* : – C'est mon frère jumeau et j'ai son agrément.

*FRTZ* : – Titine !

*TITINE* : – Fritz-Poulet !

*ANSELME* : – Je te donne ma fille ! Je te donne mon fils !

*FRTZ* : – Nous nous embarquerons sur des mers tranchantes comme des bêches.

*TITINE* : – Nous roulerons sur des rails qui vibrent comme des coqs.

*ANSELME* : – Tant de fois, je meurs... Entre deux éternités !

*FRTZ* : – Les arbres ont voilé leur faïture.

*ANSELME* : – Forfaiture.

*TITINE* : – Atermoyé têtù, tu as vu marquer le temps ! Tu voulais, tu voulais...

*ANSELME* : – Faire un rien est puni par la loi !

*FRTZ* : – C'est l'aiguille qui fait les anges... (*Il ricane.*)

*TITINE* : – Nous sommes devenus démons !

*TOUS DEUX* : – Dans une arrière-cuisine !

*TITINE (chantant)* :

Enfonçons les aiguilles de bois

Dans le chignon de la mère Dubois !

*(Rires plaintifs de Sophonie.)*

*TITINE* : – Mes seins, si vous pouviez les voir ! Mais où sont-ils ? Je ne les sens même pas. Comme une grenouille !... Cœurs de là-haut, écoutez ma prière : je veux grandir, je veux avoir des seins !

*FRTZ* : – Je veux avoir des poils et un bâton de sucre d'orge... sans orge !

*ANSELME* : – Ah, vous êtes comme moi, vous n'avez plus besoin de tendresse ! Nous n'avons plus d'épaules d'amitié (*Un temps.*) Quand j'étais président, je présidais... Ferveur républicaine du monde des affaires... Avare ! Avare ! Je me l'étais bien dit que je le serai, avare, quand je serai outre et absolu.

Lutins déménageurs, enfants de la Fosse, ludions de Monsieur Grande-Poire, entrons, vous et moi, dans le carré aux os... Déménageons ! (*Il se lève et prend la main des gnomes.*)

*SOPHONIE (les interrompant, comme prophétiquement)* : – Nous avons été fiancés... Nous nous donnions les noms qu'il nous plaisait de donner. Nous échangeons des petits riens très nobles. Puis, quand nous sûmes de quoi souffrait le monde, nous ne pûmes plus danser sur les prairies. Nous zébrâmes le jour de lumières de nuit ; et, complices et chaud-froids, nous voulûmes être des statues.

Il ne m'aime plus, disais-je. Et je ne l'aime plus... avec mes désirs rape-tassés. Alors, lui, comme un homme d'État, et moi avec des yeux sans regard, nous redonnâmes au pays le vieil instinct sexuel.

Je parle et prédis à partir de mon malheur : nos os grattés et nettoyés, qui va souffler sur eux ?

*LES DEUX GNOMES (en réponse) : – Pouâcre !*

*SOPHONIE : – Ô mon amour, quelle tare dans la balance égalera la mort ?*

*LES DEUX GNOMES (hurlant) : – Avant de se jeter du troisième étage, il avait pris de l'huile de ricin et il a maintenant la colique !*

*SOPHONIE (poursuivant) : – Je prédis que les morts ne se feront plus dans les lits où s'activaient jadis les faiseuses d'anges... (Aux deux gnomes :) Vous, mes chéris, vous êtes des Anges. Votre parole est intérieure à vos corps. La gifle de votre sang sur vos peaux toutes vierges, aucune main de foi humaine ne vous l'a donnée ! Je vous prédis le long amour mystique qui ne dort plus dans le remords des hommes. Vous avez soufflé sur les luths des avènements seconds, là où les âmes attendent encore la bataille.*

Mieux que la voix de la pierre, vous êtes le feu du buisson de sang. Vous prenez le drap où vous tombâtes, semblant le souiller ; confectionnant votre linceul et le prenant alors entre vos dents, vous vous mettez à coudre ; à coudre l'heure du temps qui ne bouge plus. Je vous prédis la grande marée des temps obscurs où pourtant, un jour, à résipiscence, vous deviendrez ce qui vous est propre, avec des visages aux proportions exactes et des chairs plus belles que l'écume, et puis des têtes de bronze, sauvages et comblées, et je pourrai dire : « Mon Enfant ! mon Enfant ! »

*ANSELME : – Ah, si j'avais pu être femme – Œdipe non plus ne l'a pas voulu, cela l'aurait sauvé –, j'aurais changé le cours du temps, renversé le crime sur son lit, et je l'aurais tellement serré entre mes cuisses que l'ombre aurait chanté plus fort et que j'aurais accouché d'une vie inextinguible.*

Oui, mais j'ai été marié. J'ai mis le doigt au trou et j'ai prodigué l'os et la haine. (*Un temps, se levant :) M'est-il possible, chers sociétaires du Conseil d'Administration, de ne plus porter de l'or dans mon ventre, mais des enfants dans mes entrailles ? Mon pouvoir est discrétionnaire. Je vous lègue tout. Je déshérite ma femme, ma famille et j'enfante une chair vive. Ma bague de fiançailles, avec elle, Marcelle – elle s'appelle Marcelle –, je te la donne, Titine. Je la sors du coffre – enfin, du cercueil –. Tout est digne et est indigne : le jour où, par défi – certains appellent cela le désir –, j'ai touché la culotte d'une petite fille. « C'est elle qui m'a demandé de faire pipi ! » (*Violent :) Sortez ma tenue de quémanteuse ! Mes camarades à l'école pensaient que je deviendrais un homme célèbre... mais je veux être une mendicante, égarée, démente, ignorant tout désastre, au milieu d'une musique désespérée, avec des ballots, des cabas, des poêles et des casseroles, enragée de morte pitié et chantant affamée... de mort affamée !**

*Les deux gnomes suivent son discours et obtempèrent à sa demande ; ils le déguisent rituellement en vieille « clodo » : gros godillots, chaussettes, jupe*

*énorme avec caraco, perruque effrayante et pouilleuse. Un monstre en fait, mi-homme, mi-femme. Musique.*

Dites « Rabbi » et je répondrai « c'est moi » ! Rabbi ou... poignardée... effilochée, la fin d'une chandelle... féroce buveuse de sang... je suis l'immonde verjus de l'époque moderne et je dis : « Enfin procréer dans le caniveau ! » comme n'importe quel animal de cirque... Élégante et cuirassée... de la classe surnaturelle sur une scène, grandiose, le banquier du Quattrocento ! Ah, je ne manque pas de musique !

*Il danse et chante hors de son cercueil.*

*SOPHONIE* : – Tu voles, tu voles, tu as volé dans l'air – 3e étage ! Mais ce sont les actionnaires qui t'ont trahi. Calme-toi ! Tu te croyais encore au temps jadis des offrandes du beau troc, mais les « affaires » sont des maladies sexuellement transmissibles. Elles transmettent aux hommes la mélancolie de l'or. Ne danse plus, ne chante plus, ne vole plus !

*ANSELME* : – Ne plus se battre est aussi un péril !

*SOPHONIE* : – Vous avez pris pour moi, Monsieur, trop de peine. Vous m'assistâtes dans le danger.

*ANSELME (hautain)* : – Je chérissais votre personne, Mais vous n'êtes pas mieux par naissance.

*SOPHONIE* : – Vous m'avez tout ravi. L'honneur d'être femme, toutes mes richesses. Vous m'avez étendue sur une table de cuisine, comme peut-être on aurait fait de Jeanne la Folle. Je n'ai pas combattu, c'est aussi un péril. (*Un temps.*) Vous avez pris, Monsieur, pour moi trop de peine... et mon sang a coulé.

*LES DEUX GNOMES* : – Et c'est ainsi que nous fûmes... la dernière marche, dans une cuvette bien douillette...

*TITINE* : – Le juge de la Cour d'Assise a dit : « Ils se prennent l'un pour l'autre. Ils sont condamnés à verser l'un pour l'autre trois pesants de mort... » Eux, les parents... à mendier pour la mort... Elle, à la folie, et lui, cette mort contre la nature même de la mort.

*FRITZ* : – A la fin de cette histoire, la tache de haine suinte goutte à goutte... Dieu, quel âge est-il ? L'heure est raffinée.

*ANSELME* : – J'essaie de ressembler à ma mère et je m'aperçois qu'il n'y a rien d'héréditaire. J'ai voulu être maître de la mort et enfanter de nouveaux hommes... Je ne suis qu'une jambe de pantalon ridicule.

*SOPHONIE* : – Oui, pauvre mercenaire.

*ANSELME* : – L'âme n'est pas histoire. Tout est plus court que la vie. Je n'avais qu'à me jeter de là-haut pour être un Grand Roi.

*SOPHONIE* : – Quitte ces oripeaux ! Défends ta place au trou ! On peut te chanter des psaumes, t'agiter des palmes.

J'ai perdu ma bonté première. (*Puis, comme psalmodié :*)

Moi, assise à l'écart

Veilleuse, populeuse,

Je suis devenue veuve

Je suis passée en lui.  
 Entendez-vous le grand tremblement d'âge  
 de ceux qui vieillissent  
 Ne pouvant plus arrêter la haine  
 De l'essence surhumaine  
 Qui fait qu'on ne sait plus  
 Si c'est lui, si c'est moi  
 – avant c'était *comme* moi, *comme* toi seulement...  
 On nous appelait sorcières – lui aussi le fut,  
 Endimanchée, empanachée en gueuse...  
 Parce que nous chevauchions  
 Dans les âges d'hiver...  
 L'engeance où les pieds et les têtes  
 Dansent et chantent avec raucité  
 Afin que l'avenir soit indomptable  
 Et brise nos reins altiers...  
 – Je te rends ton or.

*Elle jette des pièces d'or dans la fosse – bruit tintinnabulant avec échos.*

Qui pullule ?

Oui, nous sommes de beaux monstres.

*ANSELME* : – Dans ma chute, c'est fou ce qu'il m'est venu des idées. J'ai découvert la passion des vivants pour les morts et j'ai dit à la pomme qui tombe : tu sais que tu tombes, mais tu ne sais pas si tu connaîtras la plombe fatidique... Oh, sûrement, quand même, étant donné la hauteur, mais voilà, on ne sait jamais si un ange au passage vous brûlera ses ailes, et alors, lui et moi, nous aurions valsé tous deux comme on monte les blancs en neige. Torchés vifs fondant et piquant.

Ces habits de clocharde, c'était moi-mère... mais je n'ai plus de mère, alors je suis le tout moi-même. (*Il se dévêt de ses oripeaux.*)

Ah, mais si je redeviens mâle, je vais avoir des instincts génésiques, même à mon âge ! (*Il mime de coïter avec le cercueil.*)

*FRIITZ* : – Fais le mariolle ! Amoindris ta terreur. Ta mort – qui est encore en vie – hante encore les tombes. Tu peux ouvrir la bouche et, au départ de la course plus longue que ta chute, mordre l'humus des corps pourris. Tu te croyais surnaturel. Tu ne peux pas arrêter la création. Orgueilleux et vicié, même si on t'avait jeté dans les chiottes comme nous le fûmes, tu aurais encore brisé l'excrément. Tu rêvais d'héroïsme, mais tu t'es jeté à la bauge. Sous le bout de ton doigt, il pue... tu n'en finis pas de puer.

*TITINE* : – Parle plus doucement, Fritz-Poulet. Il faut l'endormir, comme on endort les chrétiens... par des raisonnements. L'anesthésier. Hitler s'y connaissait en anesthésie. Il ne sentait plus rien, lui, alors tout lui était permis. (*Doucement :*) Tu n'es pas bien mort, tu sais, comme nous... Tu me fais de la peine. Tu ne souffres pas vraiment comme souffrent les vraiment morts, puisque tu dis encore « C'est moi ! »

*ANSELME* : – Que faisons-nous de mieux, sous terre, que de dire encore : « C'est moi. » Oh, je pleure... des larmes... d'ignorance.

*SOPHONIE* : – Tous deux, mes enfants, arrêtez. Il a un vice, mais pas un vide.

*ANSELME (sournois)* : – Ambition, rébellion, feinte religion ! Oh, ma première communion. Iamahou ! Iamahou !

*LES DEUX* : – Tu veux la communion première ? d'accord ! (*Ils font semblant de lui donner l'eucharistie.*) Nous te le glissons, le p'tit Jésus !

*ANSELME* : – Le fraude est sur mes lèvres !

*SOPHONIE* : – Admirable sœur de Dieu ! La léthargie pour les chrétiens, je vous l'avais bien dit...

*ANSELME (entrant en léthargie)* : – Enfin, je ne suis pas mort à la troisième guerre mondiale ! Quelle emphase, la guerre, ce besoin de s'entre-tuer. Je veux connaître tout mon squelette, ô mes branches ! Mettez-moi en nuit... (*On lui met une chemise de nuit blanche.*) Blanche Ô ! Et elle aussi, qu'elle soit en nuit... blanche.

*SOPHONIE* : – Laissez-moi m'habiller seule. Je sais encore prendre mes vacances.

*Cependant que les deux gnomes quittent leurs habits de fœtus et apparaissent en tenue « blanche » eux aussi.*

*ANSELME* : – C'est avec cette robe comme une mariée inquiète que j'ai foncé comme une torche, Icare ivre et migrant insatiable – l'homme quoi ! – pour me cogner la tête à la terre dans l'éblouissement final... et puis ce fut le coup d'archet, du violoncelle, black and blue.

(*Au petit revolver :*) Ah, je te tiens toujours, toi, clef d'Ut, adage des grandes familles, lorsque j'étais enfant et que mon père régna sur la tablée ne savait plus que le temps noble était passé, bien passé... Ce petit rien, il me l'avait donné. (*Il le porte à son oreille.*) Il fait une douce musique, un vieux vilain refrain, avec des frères et des sœurs tout autour. Je pleurerai bien toutes les lamelles de mon corps. Je ne l'ai pas lâché dans mon vol. Avec lui, dans la main, j'apostrophais les passants...

*LES DEUX (chantant) :*

Enfonçons les aiguilles de bois

Dans le chignon de la mère Dubois !

*ANSELME* : – Transportez-moi mes chéris ! (*A Sophonie :*) Et avec toi nous serons les deux béquilles du temps qui ne meurt pas.

Alors, la vieille, on le fait, ce mariage mystique ? D'abord le deuil de chair... et puis l'après-chair – avec l'impudeur de l'esprit.

*SOPHONIE* : – Bercez-le ! (*Elle se berce elle-même ; les deux bercent le cercueil.*)

Eh, la mort, tu t'enfuis !

*Musique (électroacoustique), célèbrent le « mariage mystique ».*

*FRITZ* : – Et maintenant, je t'appelle Chloé.

*TITINE* : – Raboutons-nous, mon Daphnis, bien nommé.

*FRTZ* : – Nos noms avec nous garderons ceux qui nous engendrent... Nous étions l'éclipse aux doigts...

Nos yeux, nos bouches, nos oreilles

Nous prendrons la couleur maintenant. Nous ne serons plus souvenance endolorie et l'on dira de nous : « Où y a-t-il encore un descendant ? »

Et nous répondrons en frémissant : « C'est nous qui avons pris distance de ces gelées vibreuses qui tremblaient dans des boccas. »

*SOPHONIE* : – Le Vent non plus ne me quitte plus... Cette beauté du vent qui ne tient plus en place... Tous les noms sont nés d'un songe.

*CHLOÉ* : – Que dit-on quand on dit la chair ? Est-ce un mot qui exagère ?... Oh, caresse-moi, Daphnis. Mes seins viennent d'éclorre ! (*Daphnis la caresse.*) Oh oui, c'est la main de l'éternité qui m'ouvre et me remue...

*SOPHONIE* : – Oui, nous étions ainsi, Anselme, souviens-toi ! Chair ferreuse de sang !

*ANSELME* : – D'abord tu t'appelles Marcelle !

*SOPHONIE* : – Mais ce prénom est sans souvenir... Sophonie, je l'ai bien gagné par la foi.

*ANSELME* : – Et moi, comment dois-je m'appeler ?

*SOPHONIE* (*hésitante maintenant*) : – Le Sinaï qui fut d'abord coupé de l'esprit et qu'un jour un grand souffle d'air anima... Le grand temps du Roi commence. Maintenant, comme un condor du haut, tu n'as plus d'objections à jeter... Car l'ange a pleuré, a inquiété le sable. Le bandeau de la haine est tombé. Ô pareille mort et vaine finitude ! Tu peux partir et quitter ta boîte oblongue, ou y redevenir... Et moi je serai la conjugalité Et je lancerai au jour des cailloux de baisers...

*ANSELME* : – C'est vrai, mon corps prend de vraies dimensions. Regarde-moi longtemps, plus longtemps qu'on insiste sur une photographie jaunie posée sur la commode quand tu te coiffes à la dérobée, comme ferait une chouette chevêche si son masque de plume tombait.

*SOPHONIE* : – Nous avons traversé l'orage... Ma fascinante lingerie sera ton drap d'été : ton suaire où nous plongerons tous deux comme des milans engorgés de velours.

*ANSELME* : – La chaleur d'été... et la pitié des passants éméchés du printemps qui a passé.

*SOPHONIE* : – Si sombre avec des chemins allongés...

*ANSELME* : – Des micas allégés...

*SOPHONIE* : – Et puis le soir s'écoute.

*ANSELME* : – Et l'homme s'amuse au sommeil. Il se fait disparaître... il bricole...

*SOPHONIE* : – Et la mer est bossue.

*ANSELME* : – Et c'est la foison...

*SOPHONIE* (*gaillarde*) : – Ce n'était qu'un petit looping d'excrément, ta chute de la tour, au troisième.

*ANSELME* : – Allez, en route. Escaladons la cave, la cuve... la fosse où les amants ont un abri.

Passez-moi les cordes !

*Les deux lui passent les cordes qui ont permis de faire descendre le cercueil. Il les jette à Sophonie qui s'en saisit. On hisse le cercueil.*

*SOPHONIE* : – Mes enfants, aidez-moi. Remontez votre père à sa source et qu'il bâille aux étoiles...

*ANSELME (pendant qu'on le remonte, il chante) :*

Emportez-moi dans une goélette... *(puis, parlé :)*

Oh, cette région de l'électricité...

*Arrivé en haut, il prend son petit revolver, le braque sur sa tempe gauche et tire... On entend un bruit étrange... Il est encore un vivant. Il embrasse sa femme. Les deux enfants s'enlacent et jouent avec les cales du cercueil comme on fait avec des cubes.*

On dirait que... J'étais petit, j'avais quatre ans... et je disais :

« On dirait que » « Je m'aurais tué... » *(Un temps.)*

Oh, maintenant une mouche qui a flairé le sang

Et qui ne rêve plus...

Oh, mon visage, le bien-aimé du miroir...

Tant d'années qui brancardaient !

Mouche, tu es avec moi la fin et le début du monde.

Baise ma bouche, mouche !

Oh, voilà que tu me réveilles...

Je ne peux plus me renfermer,

Les mots aussi ont des rêves,

Les plus anciens crimes les guident,

Les plus belles amours leur ont ouvert les bras.

Ils n'ont plus de charnières

Et le ver file sa soie :

Sa soi-même...

Sa soi-mère...

Qui naît avec la clarté du jour

Et qui montre son doigt de sang

Où se fanait un œil.

*Aux enfants :*

C'est le dernier bocal,

C'est l'étoile filante...

Lancez au ciel vos avions de papier !

*A Sophonie :*

Et toi, poitrine où l'automne fait son nid...

Tombe une larme qui ne contient plus l'été.

*Au public :*

A l'aide des mains,

A coups de battoir, de bâton,

Nous taillons aussi nos sommeils

Et, assis dessus, nous régnons sur nos rêves.

*Il chante :*

Emportez-nous dans une goélette  
Et puis, oubliez-nous !...

*Il prend place près de sa femme.*

*LUI* : – Ah, j'ai bien dormi.

*ELLE* : – Oui, j'ai bien dormi.

*Les deux enfants jouent et rient au fond de la fosse :*

*TOUS DEUX* : – Nous aussi, nous avons bien dormi.

Maman ! Papa !

Passez l'éponge !